

PARALLÈLE ENTRE *LA PHILOSOPHIE BANTOUE* DE PLACIDE TEMPELS ET *QUESTIONS NATURELLES* DE SÉNÈQUE: POUR APPRÉHENDER LA NOTION DE «L'ETHNOPHILOSOPHIE»

ALLADAKAN Koffi
Assistant
Enseignant-Chercheur
Université d'Abomey-Calavi (Bénin)
Département de Philosophie
koffalla@yahoo.fr

Abstract

The Comparative Study of Seneca's Natural Questions with The Bantu Philosophy of Tempels, apparently leads to the same conclusion: knowing nature to live better. However, the informed reader discovers that there is in fact an important dissimilarity. We note in this case that Stoic philosophy is not limited to physics only and ethics but she also understands the logic, as a discipline that feeds critical thinking. What is essentially lacking in "Bantu philosophy" which can only be a «false philosophy» or at least an ethnophilosophy according to Paulin Hountondji.

Keywords: Seneca, Tempels, Hountondji, Ethnophilosophy, Philosopher

Résumé

L'étude comparative des *Questions naturelles* de Sénèque avec *La philosophie bantoue* de Tempels, mène apparemment à la même conclusion : connaître la nature pour mieux vivre. Cependant, le lecteur averti décèle qu'il existe en réalité une importante dissemblance. On remarque en l'occurrence que la philosophie stoïcienne ne se réduit pas seulement à la physique et à l'éthique, mais qu'elle comprend aussi la logique, en tant que discipline qui nourrit la réflexion critique. Ce qui fait essentiellement défaut à «la philosophie bantoue» qui ne peut qu'être une « fausse philosophie» ou du moins une ethnophilosophie selon Paulin Hountondji.

Mots-clés: Sénèque, Tempels, Hountondji, Ethnophilosophie, Philosopher

Introduction

La philosophie Bantoue de P. Tempels semble constituer de nos jours un fameux ouvrage qui apparaît pour les uns comme une référence qu'aucune entreprise philosophique sérieuse portant sur les réalités africaines ne saurait négliger, et, pour les autres, comme tout autre ouvrage littéraire appartenant à l'histoire de la pensée africaine. Son auteur, dans sa tentative de réhabiliter l'homme noir et sa culture, n'avait trouvé autre manière que de reconstituer la pensée des Bantous et d'affirmer l'existence d'une philosophie africaine. Diversement appréciée, celle-ci a fait l'objet d'une vive polémique. Parmi les critiques qui ont été portées, il y en a une qui confère une réputation à son auteur, du fait qu'elle paraît la plus radicale. Il s'agit précisément de celle que P. J. Hountondji a formulée dans son ouvrage, *Sur la « philosophie africaine » : critique de l'ethnophilosophie* (1976). En se fondant résolument sur l'idée de la philosophie, le philosophe béninois a fait remarquer qu'il existe une différence fondamentale entre une philosophie implicite et une philosophie rigoureusement élaborée pour signifier qu'une pensée immédiate ou spontanée ne saurait avoir valeur de philosophie. Il a surtout mis l'accent sur la notion de la responsabilité du sujet pensant dont il faut tenir compte quand on veut parler du philosophe. En conséquence, il a rejeté de façon catégorique la thèse tempelsienne selon laquelle la vision du monde des Africains constitue une philosophie au sens strict du terme. Mais, jusqu'aujourd'hui, beaucoup de penseurs ne perçoivent pas toujours la pertinence de sa critique, du fait qu'il a qualifié d'ethnophilosophie *La philosophie bantoue* de P. Tempels. Dans l'objectif de contribuer à mieux comprendre la notion de l'ethnophilosophie, nous avons choisi de faire une lecture croisée de *La philosophie bantoue* de P. Tempels et des *Questions naturelles* de Sénèque.

A travers l'étude comparative qui va être réalisée, nous allons d'abord relever les points communs aux deux ouvrages qui développent, en général, une même idée relative à la connaissance des principes fondamentaux régissant la nature en vue d'une vie moralement correcte. Ensuite, en dépit de la similitude qui est manifestement caractéristique, nous allons faire remarquer qu'à l'intérieur du stoïcisme qui a la réputation de système philosophique, Sénèque a toujours revendiqué son indépendance vis-à-vis de ses prédécesseurs pour indiquer que tout individu a le devoir de penser par lui-même, de faire l'exercice de sa raison et du libre examen. Cette remarque nous permettra de montrer tout l'intérêt que revêt « la critique de l'ethnophilosophie », car l'usage de l'esprit critique ne figure nulle part dans « la philosophie bantoue » qui ne peut qu'avoir, en conséquence, la qualification d'une pensée implicite, d'une pseudo-philosophie selon les termes de P. J. Hountondji.

1. «Connaître la nature pour mieux vivre»: un substrat commun au stoïcien et au Bantou

A la lecture de *La philosophie bantoue* de P. Tempels et des *Questions naturelles* de Sénèque, ce qui peut capter le plus l'attention du lecteur paraît la ressemblance qui est facile à déceler au niveau des deux ouvrages. Celle-ci est riche et variée, mais se réduit au substrat principal de « la vie en accord avec la nature ». On découvre d'une manière générale que, dans le stoïcisme comme dans la pensée africaine, tout repose sur un principe unique, de sorte que l'agir humain est déterminé par la connaissance des lois qui régissent l'univers tout entier. C'est justement ce qui fait l'essentiel de la similitude qu'il convient maintenant d'étudier en détail en relevant quelques points saillants qui la rendent manifeste.

1.1. Connaissance des *diuina*, étude des choses divines

Le rapprochement paraît vite fait entre le stoïcien et le Bantou quand on évoque les questions relatives à l'ontologie et l'humanisme. Celles-ci constituent en fait une évidence que traduisent le principe vital, la sympathie universelle, le destin, le panthéisme, la vie morale. En effet, dans son développement, l'auteur de *La philosophie bantoue* a fait comprendre que c'est la force de la vie qui est au fondement de l'ontologie bantoue, et qu'elle n'est rien d'autre que l'être suprême, c'est-à-dire Dieu:

Cette valeur suprême est la vie, la force, vivre fort ou force vitale. [...] Lorsqu'ils essaient de se dégager des métaphores ou des périphrases, les Bantous désignent Dieu lui-même comme le Puissant, celui qui possède la force en lui-même. Il est aussi le générateur de la force de toute créature, Dieu est le "Dijina dikatampe" : le grand nom, parce qu'il est la grande force, le "mukomo" comme disent les Baluba, celui qui est plus fort que tout autre (P. Tempels, 1948, p. 30-31).

Cette affirmation n'est guère étrangère au Portique qui a postulé que la physique tient lieu de fondement de l'éthique. Avec le stoïcisme, la force vitale, *vis vitalis*, correspond à l'énergie en tant que *pneuma* divin qui se manifeste sous forme de tension dans le cosmos et dans chaque individu en vue d'assurer la cohésion en leur sein. Le principe actif, ce souffle divin, est constitué du feu et de l'air, et pénètre tout l'univers de même que chaque être naturel :

Il est évident que la terre n'est pas dépourvue d'air. Je ne parle pas seulement de l'air qui maintient sa cohésion et qui unit les molécules dont elle est formée, de cet air qui se trouve aussi dans les pierres et dans les cadavres ; j'entends le *souffle vital et actif*, qui entretient toute chose. Si la terre ne l'avait pas, comment pourrait-elle vivifier tant d'arbres et tant de plantes qui ne peuvent tirer leur vie d'ailleurs ? Et ces racines de toutes espèces, qui plongent de bien des manières dans son sein, les unes attachées à la surface, les autres enfoncées profondément, comment pourvoiraient-elles à leurs besoins si elles n'avaient en abondance ce souffle auquel toutes les variétés d'êtres qui l'absorbent doivent leur naissance et leur développement? (Sénèque, 1961, VI, XVI, 1).

Sénèque donne une idée de la manifestation de cette force vitale dans les *Questions naturelles* avec l'exemple du vent et du fleuve qui sont en mouvement par eux-mêmes sans aucune pression extérieure ; il en est de même pour le tonnerre et la foudre, et également au niveau de chacun des quatre principaux éléments de la nature, à savoir le feu, l'air, l'eau et la terre. C'est la force vitale qui est à l'œuvre en se rendant visible à travers les phénomènes de la nature. En plus de la cohésion qu'elle assure à l'intérieur de chacun des corps, elle relie ceux-ci en maintenant l'harmonie et l'équilibre dans le Tout cosmique : c'est la sympathie universelle. L'œuvre de P. Tempels recèle à peu près dans les mêmes termes toutes ces idées. Les Bantous perçoivent aussi que la force vitale est immanente à la totalité de la nature, et que sa pénétration ne laisse aucun élément de celle-ci. P. Tempels (1948, p. 36), le missionnaire belge, écrit que le Bantou conçoit la force vitale comme « l'essence même de l'être », ce qui est caractéristique à tous les êtres animés ou non : « C'est parce que tout être est force, et n'est qu'en tant que force, que cette catégorie force embrasse nécessairement tous les êtres : Dieu, les hommes vivants et trépassés, les animaux, les plantes, les minéraux. » Il ajoute que, grâce à elle, il existe d'une part, un lien de dépendance ou d'interaction entre les éléments de la nature et le créateur et d'autre part, entre les éléments mêmes :

Cette conception d'êtres distincts, de substances (pour reprendre le terme scolastique), se trouvant côte à côte, totalement indépendants les uns les autres, est étrangère à la pensée bantoue. Pour elle les créatures gardent entre elles un lien, un rapport ontologique intime, comparable au lieu de causalité qui relie la créature au Créateur. Pour le bantou, il existe une interaction d'être à être, c'est-à-dire de force à force ; c'est par-delà l'interaction mécanique, chimique ou psychologique qu'ils voient un rapport de forces que nous devrions nommer "ontologique". Dans la force créée (l'être contingent) le Bantou voit une action causale émanant de la nature même de cette force créée et influençant les autres forces (*Ibid.*, p. 40).

Selon P. Tempels, un être influence l'autre. L'interdépendance des êtres peut être illustrée par la métaphore de la toile d'araignée, et se réalise suivant un déterminisme parce qu'aucune action ne peut se produire si ce n'est pas la force vitale, donc Dieu, qui en est la cause ; ce qui fait que l'univers bantou est unifié, relié, continu et ordonné. L'idée selon laquelle Dieu est synonyme de force vitale qui est présente en toute chose conduit à la divinisation de la nature, fondamentale source de religiosité des Africains. A. Ndaw (1983, p. 226-227) écrit à cet effet :

Entouré d'un univers de choses tangibles et visibles : l'homme, les animaux, les végétaux, les astres, etc. l'homme noir de tout temps, a perçu qu'au plus profond de ces êtres et de ces choses résidait quelque chose de puissant qu'il ne peut décrire, et qui les animait." C'est la raison pour laquelle, la religion africaine a été appelée "animisme" : tout est sacré pour l'Africain. Tout est habité par une âme, une "force vitale", qui est une émanation de la force divine. Certains matériaux mêmes le sont, qui sont objet de vénération. "L'homme noir africain est un croyant né, nous dit encore A. Hampaté Bâ. Il n'a pas attendu les Livres révélés pour acquérir la conviction de l'expérience d'une Force, Puissance, Sources des Existences et motrice des actions et mouvements des êtres. Seulement pour lui, cette force n'est pas en dehors des créatures. Elle est en chaque être. Elle lui donne la vie, veille sur son développement, et éventuellement sur sa reproduction.

Le prêtre en mission a admis qu'il s'agit de l'animisme chez les Noirs qui voient une « âme » à travers la force vitale qui anime tout le cosmos. Pour ceux-ci, le divin est en tout ; par conséquent, Dieu est tout et tout est Dieu. De l'idée d'animisme, on parvient naturellement à celle de panthéisme, puisqu'il y a l'immanence de Dieu à la nature qu'il englobe et à laquelle il se réduit.

Les Bantous et les stoïciens semblent avoir la même conception de l'univers et du Dieu. Les philosophes du Portique reconnaissent effectivement qu'il y a une âme, *anima*, qui anime le monde dans sa totalité, comme il se passe dans le corps humain. A travers cela, les êtres naturels portent en eux quelque chose de divin, parce que chacun d'eux constitue une partie de Dieu et forme ensemble, avec lui, l'univers. C'est en ce sens qu'on évoque l'idée de panthéisme chez les stoïciens qui voient en n'importe quelle chose une certaine présence de Dieu, et à laquelle ils attribuent une divinité. A ce sujet, J. Marchand (2010, p. 119) affirme ceci : « [...] il semble tout à fait légitime de parler de panthéisme chez les stoïciens puisque, grâce à l'action pénétrante et tonifiante du *pneuma* divin, tout est divinisé en ce monde ou, si l'on préfère, tout être naturel vit de cette vie divine que le *pneuma* cosmique lui insuffle. »

L'idée de vitalisme qui est spécifique à la philosophie stoïcienne, la caractérise et engendre celle de l'animisme, qu'on retrouve encore chez J. Marchand (*Ibid.*, p. 117-118) : « Derrière le matérialisme de surface des stoïciens, il y a donc une vaste métaphysique vitaliste et animiste. » En plus, le *pneuma* divin permet à chaque être naturel, considéré comme un corps, d'interagir avec un autre. Il y a l'interdépendance de façon générale donnant l'harmonie et le signe de ce qui vit. C'est pourquoi J.-J. Duhot (2003, p. 55) affirme que « le cosmos est considéré comme un organisme vivant dans lequel tout est relié à tout. » Le Portique a la réputation d'une philosophie païenne et le *pneuma*, la force vitale, constitue son principe fondamental.

Comme on le voit, le lien entre le stoïcisme de Sénèque et l'Afrique semble se révéler davantage ; puisque pour celle-ci le monde est dieu, et selon sa tradition, elle n'a jamais une religion d'obédience révélée comme le christianisme ou l'islam mais seulement une religion naturelle et païenne. Relativement à l'idée du panthéisme qu'on attribue au stoïcisme, cela n'a pas reçu l'accord de tout le monde. Pour J.-J. Duhot, par exemple, la notion du panthéisme se réduit à la déification des forces de la nature et non à la divinisation de celle-ci. Et en ce sens, tout paraît alambiqué quand on le lit :

Le " panthéisme " stoïcien est lui aussi le résultat d'une méprise. Certes, le *pneuma* divin est partout, mais dire que Dieu est partout ne relève pas du panthéisme, à moins de considérer que les mystiques ont un penchant fréquent pour le panthéisme. Le panthéisme consiste à déifier les forces de la nature, et le stoïcisme remonte de l'harmonie de l'univers à l'idée qu'elle implique un ordonnateur, qui, pour les raisons physiques que nous avons vues, ne peut être qu'omniprésent. Le panthéisme est incompatible avec l'idée d'une volonté divine unique s'exerçant en toute chose (*Ibid.*, p. 60).

La question de Dieu débouche souvent sur une énigme ; et c'est un cas par exemple qu'on ne saurait laisser passer inaperçu. Lorsqu'on essaie de substituer le mot « rationalité » au « panthéisme », on dira que la nature est raisonnable parce que le *logos* divin est partout mais à des degrés divers, et c'est lié à la nature particulière de chaque être naturel. Bien qu'ils portent en eux une part du *logos* divin, tous les

êtres ne sont pas rationnels, mais ils forment ensemble l'univers qui est raisonnable. On peut mentionner que ce parallèle n'est pas étranger à J.-J. Duhot : Dieu est immanent à la nature. Et c'est sans doute l'acception qu'on peut avoir du « panthéisme ». Dans le passage ci-dessus, ce qui semble gêner, c'est tout simplement le fait que la définition du « panthéisme » soit restreinte aux forces de la nature. Puisque dans ce concept, on ne saurait sacrifier l'idée de la totalité qu'on identifie aussi bien à la nature qu'à Dieu. Une signification exclusive à ce mot serait faire preuve de rigueur pour ne pas étendre la notion à la nature entière. Mais le problème ne se pose nullement dans *La philosophie bantoue* où il est écrit que tout être est force ; ce qui fait que la notion du « panthéisme » est directement perceptible dans la tradition africaine. Et ce serait d'ailleurs pour cette raison que les Noirs ont un sentiment fortement religieux. « Dieu est partout », c'est d'ailleurs le sens qu'on retrouve dans la divinisation de la nature pour dire que tout est Dieu ou encore celui-ci est tout, comme la manifestation de Dieu immanent à toute la nature. C. Merckel (2012, p. 208) précise à propos que « l'immanence du dieu stoïcien implique une conception *panthéiste* du monde, où la nature devient elle-même divine et s'identifie au dieu. » La conception du Dieu en tant que destin et providence est commune aux stoïciens et aux Noirs. L'omniprésence de Dieu dans le monde ne laisse aucun vide, la succession régulière des phénomènes naturels témoigne de l'existence d'un être suprême qui ordonne les choses et personne n'a aucune emprise sur les événements qui se produisent. Il faut retenir que tout est déterminé à l'avance par un être bienveillant qui a tout prévu pour le meilleur possible. C'est pour cette raison que l'idéal stoïcien est de « vivre en accord avec la nature », suivre l'ordre naturel ou autrement imiter Dieu. C'est l'obéissance aux décrets divins qui est vivement recommandée afin de ne pas connaître le malheur. L'ordre de la nature étant irréversible, la seule chose qui reste est de l'accepter ; et c'est à cette condition seulement que la liberté est assurée :

Tout ce qui nous arrive de par la constitution de l'univers, acceptons-le avec grandeur d'âme ; nous sommes tenus, par notre serment de soldats, de supporter notre condition humaine et de ne pas nous troubler pour ce qui n'est pas dans notre pouvoir d'éviter. Nous sommes nés dans une monarchie : obéir au dieu, voilà la liberté (Sénèque, 1993, p. 244).

Les Bantous conçoivent aussi que Dieu est la cause première de toute chose, l'univers est ordonné et n'admet aucun désordre. Tout ce qui arrive relève de la volonté de Dieu qui a mis à la disposition des hommes tout ce qu'il faut pour assurer leur bonheur. En conséquence, quand les Bantous sont confrontés aux difficultés et aux malheurs, ils acceptent la situation comme telle malgré les peines qu'ils endurent. Ils estiment que si après avoir fait tout ce qui est de son ressort, un mal persiste il faut alors s'en remettre à Dieu. Ils voient en cela la destinée, et se contentent de ce que le sort leur a décidé :

Dieu est la force, qui possède l'énergie de soi-même et qui est le créateur de toutes les autres forces. [...] Il connaît, par conséquent, la cause de tout événement. Vidye uyukile. Dieu le sait ; telle est l'ultime référence des Baluba en face de tout problème insoluble, devant tout malheur inéluctable et chaque fois que la sagesse humaine est prise à court de raisons. [...] Lorsque les manga, les fortifiants magiques de l'être échouent, le faiseur de remède dira : Vidye wakoma. Dieu est fort. Ce qui signifie: il est plus puissant que mes remèdes. Mais parmi les païens qui, tout en admettant en principe l'interaction des êtres, ne croient pas à l'efficacité des remèdes proposés, diront en se résignant devant le malheur dont la cause leur échappe : Vidye uyukile ! " Dieu sait (et Il permet) Rien ne se fait en effet sans la permission du Plus Fort. La sentence : « il sait » signifie certes: "il connaît l'événement " mais bien plus encore : " Il a ses raisons " (P. Tempels, *Op. cit.*, p. 49-50).

Dieu a plusieurs dénominations qui varient selon les hommes et les circonstances, mais celle du destin, la cause première, la cause des causes, c'est-à-dire la cause de tous les phénomènes de la nature, n'est pas à banaliser. Avec Sénèque, elle vaut la loi de la vie, qui s'exprime en termes de succession des causes et de leurs effets. La métaphysique bantoue ou stoïcienne repose sur le principe fondamental qui constitue une nécessité pour l'existence parce qu'elle embrasse la totalité de tous les êtres naturels qu'il détermine. Ce principe désigne Dieu qui organise et ordonne toute la vie cosmique dans le sens du bien. Il ressort que tout se réalise suivant un ordre dont le respect est une garantie pour la survie. Cela s'érige alors en loi fondamentale imprescriptible qu'il faut éviter d'enfreindre. Une vie en harmonie avec la nature

s'impose à tout le monde en vue du maintien de l'ordre et de l'équilibre de l'univers. P. Tempels (*Ibid.*, p. 80) rapporte, à ce propos, la vision des Bantous :

Pour les primitifs, la suprême sagesse consiste à reconnaître dans l'univers, dont ils n'excluent pas sottement et *a priori* le monde spirituel, cette unité dans l'ordre des êtres. Toute leur ontologie, que l'on pourrait systématiser autour de l'idée fondamentale de la « force vitale » et des notions connexes d'accroissement, de solidarité, d'influence et de hiérarchie vitaux, fait paraître le monde comme une pluralité de forces coordonnées. Cet ordre est la condition essentielle de l'intégrité des êtres. Les Bantous ajoutent que cet ordre vient de Dieu et qu'il doit être respecté.

La conséquence est directe, car toute violation de la nature est condamnable. En tant que force vitale, Dieu se confond à la nature qui devient divinisée et toute atteinte portée à elle tient lieu de profanation, ce qui nécessite une purification par des sacrifices.

1.2. Connaissance des *humana*, étude des choses humaines

Les Bantous semblent dire la même chose que les stoïciens, pour qui l'étude de la nature comprend celle de Dieu et de l'âme humaine qui est une partie de Dieu. Pour eux aussi, l'éthique qui concerne l'apprentissage de la vie est fondée sur la physique en tant que théologie, de telle sorte que l'anthropologie est subordonnée à cette dernière. Avec l'étude des choses humaines, on découvre également de nombreux points de convergence entre les Noirs et les stoïciens. En effet, la psychologie bantoue indique que le « muntu », c'est-à-dire l'âme, est l'essence de l'homme, c'est la chose spirituelle qui a de la valeur et qui élève celui-ci au-dessus de tous les autres êtres. L'homme ne constitue pas une cause première, mais il est aussi une force vitale qui est de même nature que Dieu. La dignité humaine s'acquiert par le développement des facultés de l'âme. Les Bantous postulent que l'âme a la faculté de connaître, et que la force vitale réside dans la connaissance et la sagesse. Celle-ci est la véritable connaissance qui comprend la contemplation et l'action :

Les Bantous diront encore que le « muntu » a la force de connaître. [...] Connaissance et sagesse sont forces vitales suivant leurs conceptions. Déjà nous avons signalé que la véritable connaissance, la vraie sagesse consiste à comprendre la nature et l'action des forces autres, que telle est pour eux la vraie connaissance : intelligence métaphysique des forces, ou des êtres (*Ibid.*, p. 68).

Tout en reconnaissant la valeur de la formation intellectuelle, ils affirment exactement comme Sénèque qu'elle ne donne pas la sagesse, de même que tout autre art qu'on apprend. Ils savent aussi que la sagesse est un idéal presque inaccessible, qu'on ne finit jamais de s'assagir mais seulement de grandir. L'âme humaine peut se développer et tendre vers la perfection, comme elle peut se pervertir. L'âme devient vertueuse quand la force vitale s'accroît, et vicieuse lorsqu'elle décroît, ce qui relève de la notion du bien et du mal. L'idée de volonté aussi intervient et s'exprime en termes d'harmonie avec l'ordre de la nature, seul gage de l'accroissement de la force vitale. Le mal est si dangereux qu'il affaiblit non seulement l'âme mais la paralyse. De ce fait, il est à fuir, et à l'image des stoïciens, il n'existe pas de degré entre les fautes : les Noirs parlent aussi en termes d'égalité des fautes. Cela fait appel sans doute à la notion de la moralité qui détermine la conscience du Bantou. Par conséquent, c'est la perfection humaine qui est privilégiée, car elle surplombe tout. Elle consiste à maintenir la force vitale, un peu comme le Portique recommande de maintenir la tension de l'âme. Le Bantou sait qu'il doit lutter pour assurer la santé de celle-ci, et c'est de cela qu'il est question dans les propos ci-dessous :

Le principe central de la philosophie bantou est celui de la force vitale. Le ressort et la fin de tout effort bantou ne peuvent être que l'intensification de la force vitale. Sauvegarder ou augmenter la force vitale, voilà la clé et le sens profond de tous leurs usages. C'est l'idéal qui anime la vie du " muntu ", c'est-à-dire la seule chose pour laquelle il se trouve prêt à souffrir et à se sacrifier (*Ibid.*, 114).

La connaissance du principe de la force vitale n'a d'autre but que de permettre à l'homme de mieux vivre. Et ce qui caractérise essentiellement les Noirs, c'est la solidarité humaine, leur hospitalité légendaire. Une vie solitaire paraît presque inexistante, parce que le principe de la force vitale oblige à être en interaction avec les autres. L'accomplissement du devoir est au fondement de la vie communautaire. Chaque individu a des dettes envers la société, desquelles il doit s'acquitter dans l'objectif de maintenir la cohésion sociale. Si l'idée de cosmopolitisme n'est pas directement perceptible, celle de la fraternité universelle transparaît dans leur conception de la personne humaine qui est perçue comme un être à l'image de Dieu, et pour cette raison sa force vitale a droit à toute sorte de considération. Un étranger doit être bien reçu en Afrique et vivre comme s'il était chez lui. Si l'on agit autrement envers lui, c'est attenter à l'ordre de la nature, comme cela est exprimé dans le passage suivant:

Les Bantous savent et disent qu'il n'est pas permis de tuer un étranger sans motif. Les étrangers sont en effet également des hommes de Dieu, et leur force vitale a donc droit au respect. La diminution et la destruction d'une vie étrangère est un trouble porté à l'ordre ontologique, et il se retourne contre le perturbateur (*Ibid.*, p. 90).

On ne peut en aucun cas nuire à l'étranger sans raison fondée, car la vie vient de Dieu et par conséquent elle est sacrée. Cela rappelle l'expression, « l'homme est une chose sacrée », employée par Sénèque (1993, p. 958). Chez les Bantous toute destruction de la vie est contraire à l'ordre divin et relève de l'immoralité ; pour cela, elle est strictement condamnée. Il ressort que la force vitale confère un droit à chaque individu, et plus précisément elle constitue la norme du droit naturel et du droit positif, ce qui serait analogue chez les stoïciens avec la raison qui est commune aux hommes et les rend égaux. L'organisation de la vie politique doit être le couronnement de l'ontologie.

A travers le parallèle entre le stoïcisme et la tradition africaine, on remarque que les principes et les valeurs établis paraissent identiques dans l'ensemble, car les deux conceptions semblent se rejoindre sur plusieurs points. Seulement, il y a lieu de se demander si cela ne suffit pas pour affirmer que *La philosophie bantoue* est une philosophie au même titre que le stoïcisme de Sénèque.

2. "La philosophie bantoue": Est-ce une vraie philosophie?

Le rapport de similitude est vite établi entre le stoïcien et le Bantou quand on aborde les questions touchant l'ontologie et l'humanisme. Mais au-delà de cette ressemblance, la différence fondamentale repose sur l'essence même de la philosophie, c'est-à-dire la réflexion critique qui ne figure nulle part dans *La philosophie bantoue*, laquelle ne peut qu'être qualifiée d'ethnophilosophie.

2.1. De la convergence à la divergence : la « logique », un défaut chez le Bantou

P. Tempels a personnellement fondé son argumentation sur le fait que le comportement du Noir repose sur un système raisonné du cosmos. Selon lui, le mode de vie des Bantous n'est pas un fait du hasard, mais plutôt d'une logique :

La permanence de ces attitudes à travers des siècles d'évolution contingente ne trouve d'explication satisfaisante que dans la présence d'un ensemble de concepts logiquement coordonnés et motivés, dans une "sagesse". Le comportement ne peut être universel pour tous, ni permanent dans le temps, s'il n'y a pas à sa base un ensemble d'idées, un système logique, une philosophie positive complète de l'univers, de l'homme et des choses qui l'environnent, de l'existence, de la vie, de la mort et de la survie.

Sans exclure d'autres indices (divins et humains), il nous faut postuler, chercher et trouver, comme ultime fondement d'un comportement humain logique et universel, une pensée humaine logique (*Ibid.*, p. 14-15).

Quand on s'en tient à l'argument qu'a brandi le Révérend Père belge, on n'hésiterait pas à lui donner raison. Car, en référence à la tradition philosophique dans l'Antiquité, et plus précisément à la philosophie

du Portique, on est en droit de déclarer qu'on se trouve, dans le cas d'espèce, en face d'une sagesse au vrai sens du mot. Et ce qui paraît intéressant, c'est que la définition du concept de philosophie dans *La philosophie bantoue*, n'est pas différente de celle des Anciens. Pour ceux-ci, la philosophie signifie la science des *diuina* et des *humana*, c'est-à-dire l'étude des choses divines et humaines. A titre illustratif, pour les stoïciens, l'homme ne peut atteindre le bonheur sans avoir fait l'étude du divin et de l'humain. La vie heureuse nécessite la connaissance de « l'univers qui forme un vaste ensemble des choses divines et humaines » selon Sénèque (1993, p. 81). Avec détail, le philosophe latin a précisé que la philosophie n'a d'autre tâche que de permettre d'atteindre le progrès humain. On retrouve de façon récurrente dans l'œuvre de Sénèque, l'idée de philosophie comme « l'étude des choses divines et humaines » ; et la forme la plus développée commence la préface du premier livre des *Questions naturelles*:

Toute la distance, excellent Lucilius, qui sépare la philosophie des autres sciences se retrouve, dans la philosophie même, entre la partie qui traite de l'homme et celle qui concerne les dieux. Cette dernière est la plus élevée, la plus hardie, elle se donne toutes sortes de permissions et ne se contente pas de ce qui tombe sous les yeux ; elle soupçonne qu'il existe quelque chose de plus grand et de plus beau, que la nature a mis hors de notre vue. Bref, il ya entre les deux parties toute la distance qui sépare Dieu de l'homme. L'une enseigne ce que l'homme doit faire sur terre, l'autre ce qui se fait dans les cieux. L'une dissipe nos erreurs et approche de nous la lumière qui nous permet de nous reconnaître dans les incertitudes de la vie ; l'autre domine de haut l'obscurité dans laquelle nous nous agitions, nous arrache aux ténèbres et nous conduit aux lieux d'où tout s'éclaire (Sénèque, 1940, p. 3).

On remarque que la formule qui est utilisée pour exprimer la signification de la philosophie, c'est-à-dire « la science du divin et de l'humain » dans l'Antiquité, en général, et dans l'œuvre de Sénèque, en particulier, ne diffère en rien avec celle qu'on retrouve dans *La philosophie bantoue* de P. Tempels. L'idée paraît la même, et, en se fondant sur elle, on peut dire que ce dernier ne se serait pas trompé pour avoir affirmé l'existence d'une philosophie africaine. On peut aussi ajouter que ce sont surtout ces similitudes qui ont poussé certains penseurs à adhérer à la thèse tempelsienne. C'est le cas, par exemple, de la comparaison qui est faite entre la pensée des présocratiques et celle des Africains, laquelle aboutit à une excellente similitude à l'instar de celle qu'on a établie ci-dessus. Cela montre que les cosmogonies, les contes, les proverbes et les mythes de la Grèce antique ne sont pas différents de ceux qui existent en Afrique. Pour s'en convaincre, on peut lire à cet effet ce passage de M. Diagne (2005, p. 22) :

[...] Beaucoup d'auteurs, qu'on range dans le camp des ethnophilosophes, ont construit un plaidoyer autour de cette thématique. Ils ont attiré l'attention sur l'étrange ressemblance entre les pensées (qu'on n'hésite pas à qualifier de philosophiques) attribuées aux devanciers de Socrate et la sagesse traditionnelle africaine telle qu'elle s'exprime dans les proverbes, les mythes et les cosmogonies. Le raisonnement se présente *grosso modo* sous la forme d'un dilemme : rejeter les spéculations des penseurs ioniens et les apophtegmes des Sept Sages hors de la philosophie, ou admettre les productions africaines posées en équivalence comme aussi philosophiques. Alassane Ndaw, par exemple, avance un argument fort, même si la polémique dans laquelle il s'engage lui ôte un peu de son tranchant : " La philosophie Grecque n'a-t-elle pas commencé par être une ethnophilosophie, c'est-à-dire une vision du monde propre aux Grecs, même si, par la suite, Platon l'a orientée vers la recherche de l'universalité dans la pensée ? "

Quand on parvient à identifier des points communs à deux conceptions différentes, on conclut hâtivement en confondant la nature de celles-ci. Et peut-être avec un peu d'effort pour déceler quelques différences, cela pourrait amener à changer de discours. On pourrait qualifier *La philosophie bantoue* de Tempels d'ouvrage à connotation proprement philosophique à condition qu'il n'existe aucune différence entre elle et les *Questions naturelles* de Sénèque. Quand bien même la distinction entre les deux sagesse paraît difficilement perceptible, on pourrait néanmoins y parvenir. En effet, on peut déjà remarquer qu'il existe au niveau de la forme une différence fondamentale entre le stoïcisme de Sénèque et la pensée africaine. Leur similitude repose essentiellement sur deux disciplines philosophiques, à savoir la physique qui traite

de la connaissance de l'univers et l'éthique qui enseigne la manière dont il faut se comporter. Mais le stoïcisme ne se réduit pas qu'à cela ; il comprend également une troisième discipline qu'on appelle la logique, laquelle constitue l'arsenal discursif qui importe beaucoup dans la recherche de la vérité. Sans elle, il est impossible de distinguer celle-ci et la fausseté, de même que le bien et le mal. En ce sens, la logique conditionne énormément la vie morale parce que sans le jugement éthique, l'homme ne peut pas se réconcilier avec lui-même et avec la nature comme l'exige la doctrine stoïcienne. Cela est bien connu surtout grâce aux différentes métaphores qui sont utilisées pour illustrer la systématisation du stoïcisme en rendant plus visible comment les parties vont ensemble. C'est ainsi que selon D. Laërce (VII, 40) le stoïcisme est comparable à « un œuf dont la coquille représente la logique, le blanc la morale et le jaune la physique » ; ou encore à un « champ dont la clôture tient lieu de logique, l'arbre la physique et les fruits la morale ». Le stoïcisme est également symbolisé par « un animal dont les os et les muscles sont considérés comme la logique, la chair la morale et l'âme la physique ». Il convient de préciser que l'ordre des disciplines est relatif à chaque stoïcien, et c'est l'orthodoxie du Portique qui souffre quelque peu à ce niveau. Chacune des composantes développe une vertu à acquérir et la constitue de ce fait. D'une façon synthétique, voici ce qu'on peut retenir :

La philosophie comprend trois parties, selon les autorités les plus graves et plus nombreuses : philosophie morale, philosophie de la nature, logique. La première règle l'âme ; la seconde explore la nature ; la troisième contrôle la propriété des termes, leur agencement et la forme des arguments, afin d'empêcher le faux de se glisser à la place du vrai (Sénèque, 1993, p. 897).

Ici, c'est la logique qui constitue le point de divergence entre le stoïcisme et *La philosophie bantoue*. Et il serait nécessaire de faire remarquer que la logique que Tempels a évoquée et sur laquelle il s'est fondé pour affirmer qu'il existe une philosophie en Afrique n'est pas la même que celle des stoïciens. Selon P. Tempels (*Op. cit.*, p. 14), il y a à la base des faits et gestes des bantous « un ensemble d'idées, un système logique, une philosophie positive complète de l'univers, de l'homme et des choses qui l'environnent, de l'existence, de la vie, de la mort et de la survie. » En d'autres termes, la cohérence qui caractérise le comportement du Noir a une explication, car elle repose sur un fondement. L'analyse nécessite d'être faite en profondeur pour faire toucher du doigt que *La philosophie bantoue* est complètement dépourvue de toute dialectique, tout raisonnement discursif sans lesquels il ne peut y avoir philosophie à proprement parler.

D'abord, il est important de souligner que la logique stoïcienne paraît absente dans les *Questions naturelles* de Sénèque. On doit cette importante remarque à F-R. Chaumat (1996, p. 187) quand il a écrit que « dans la division de la philosophie qu'il opère au tout début de cette préface, Sénèque omet, comme il a été rappelé ci-dessus, de mentionner la logique. », ce qui serait dû au dédain que celui-ci affiche à la dialectique. Il faut cependant ajouter que Sénèque est l'un des grands représentants de la philosophie stoïcienne, et par conséquent il est d'office un dialecticien. Et ce serait une erreur de penser que la philosophie du Portique ne diffère pas de la pensée africaine. D'ailleurs, on lit dans *La philosophie bantoue* que les Noirs n'ont pas fait preuve d'esprit critique pour remettre des choses en question. Précisément, P. Tempels (1948, p. 51) écrit que « cette sagesse universelle est acceptée par tous, elle n'est plus soumise à la critique, elle vaut, dans ses principes généraux, comme Vérité irrefragable. ». Et de façon plus explicite, il ajoute ceci :

La connaissance des Noirs n'est pas bifide. Il n'y pas chez eux un domaine réservé à la critériologie de la philosophie des forces, à côté d'un domaine où jouent les raisonnements d'une philosophie critique rationnelle. La philosophie des forces pénètre l'ensemble de leurs connaissances, ils ne possèdent pas d'autre conception du monde ; c'est leur philosophie qui oriente tous leurs actes et leurs abstentions, et tout comportement consciemment humain est conditionné par leur science de l'être comme force (*Ibid.*, p. 61).

En dehors de cette remarque capitale, on doit comprendre que le véritable but dans les *Questions naturelles*, c'est d'amener l'homme à ne dépendre que de lui-même pour être maître de sa pensée. La

connaissance de la nature doit conduire l'homme à son intériorité et à ne dépendre que d'elle. Ce qui importe, c'est de faire l'usage de la raison humaine qui est analogue à la raison universelle, et acquérir par là son autonomie. C'est en cela que consiste la différence fondamentale entre les stoïciens et les Bantous. Une fois que l'homme a pris connaissance de la nature, il lui revient de vivre en accord avec celle-ci ; mais il s'agit concrètement de vivre en accord avec soi-même. Mais comment ? Sénèque reconnaît comme ses prédécesseurs que le monde et son organisation ne sont pas une œuvre humaine, cela dépasse l'homme et relève d'un être suprême qui est Dieu. La nature est la manifestation visible de celui-ci, et l'ordre qui y règne traduit sa rationalité. Rien n'arrive au hasard ; chaque phénomène qui se produit a une cause qu'il faut chercher à connaître. Il s'agit précisément de libérer l'homme de la peur à partir de la connaissance des phénomènes naturels. La manière de se libérer est de savoir et d'accepter que ceux-ci doivent nécessairement se produire, ce qui a trait au destin, mais il ne consiste pas seulement à se soumettre comme c'est le cas dans *La philosophie bantoue* où il s'agit de chercher à augmenter la force vitale autrement par des sacrifices, des pratiques occultes. Il est surtout question d'une disposition intérieure qui consiste à être armé de courage en vue d'affronter, de supporter avec le sourire les événements qui adviendront, et à mieux se représenter les phénomènes météorologiques comme le tonnerre pour leur ôter tout ce qui est effrayant. Cela procède inévitablement du jugement et signifie fondamentalement que les problèmes qui se posent à l'homme doivent trouver leur solution en lui-même et non ailleurs. La raison humaine est analogue à la raison universelle, et il revient à l'homme d'en faire usage. Quelle que soit la situation, le sujet se prend en charge et fait face aux événements. Certes, avec la question du destin tout est déterminé à l'avance, mais il y a une marge de manœuvre qui est réservée en vue d'une collaboration joyeuse, et c'est à prendre comme une obligation pour l'homme de philosopher selon Sénèque :

Quelqu'un dira : " A quoi me sert la philosophie, s'il y a un destin? A quoi sert-elle, si un dieu gouverne ? A quoi sert-elle, si le hasard est souverain ? On ne modifie pas l'immuable, contre l'incertain on ne se prémunit pas : ou bien le dieu a devancé ma décision, arrêté mes actes, ou bien la fortune ne laisse rien à ma décision." De ces hypothèses quelle que soit la vraie, Lucilius, en admettant même que toutes sont vraies, pratiquons la philosophie. Que les destins nous tiennent dans les chaînes d'une loi inexorable ; ou qu'un dieu, arbitre de l'univers, ait organisé toutes choses ; ou que le hasard mette en branle et brasse dans le désordre les choses humaines, la philosophie doit nous protéger. Elle nous dira d'obéir de bon gré au dieu et hautement à la fortune. Elle te montrera comment suivre le dieu et, pour le hasard, comment le supporter. Mais ce n'est pas le moment de passer à une discussion sur ce qui dépend de nous [...] (Sénèque, 1993, 16, 4-6).

En cela le stoïcisme n'a rien de conformisme, de formalisme ou d'automatisme puisque l'attitude vertueuse ou morale qu'il a adoptée par le passé peut ne plus être la même dans le présent ou dans le futur. Il faut alors à chaque instant être en état de lucidité pour ne pas porter un jugement erroné dont on subira à coup sûr les conséquences. Il faut philosopher même si c'est la loi du destin, comme par exemple la mort qui vient arracher un être cher à soi. En un mot, il faut se libérer de toute crainte pour rester indifférent à ce qui ne dépend pas de soi. Il n'y a rien de pareil dans *La philosophie bantoue*. Toute action doit être précédée d'examen. Il faut bien se représenter les choses afin de donner son assentiment. Tout doit être pensé par l'homme et en chaque circonstance. C'est le sujet qui doit être responsable en décidant en toute autonomie en vue de se rendre libre. C'est la conscience individuelle qui est mise en jeu. L'individu ne reçoit aucun ordre de l'extérieur, il est son propre maître. Tout repose sur le jugement et c'est pour cette raison que P. Grimal (1991, p. 376) dit que « le jugement est la clef de voûte de toute la vie morale. » Le jugement consiste à apprécier et évaluer chaque chose, à exercer la raison, à se faire une bonne représentation des choses afin de ne pas se tromper sur leur nature.

2.2. Un système de pensée collective à valeur d'«ethnophilosophie»

On peut, d'ors et déjà, mentionner que Tempels a connu aussi bien des partisans que des contradicteurs. Loin de faire l'unanimité autour de la prétendue géniale idée de la réhabilitation de la culture africaine qui recèle une philosophie, son ouvrage *La philosophie bantoue* a suscité de vives polémiques, d'attaques

et de critiques acerbes. Et c'est ainsi que le débat sur l'existence de la philosophie africaine a mis aux prises le camp des tempelsiens et celui des anti-tempelsiens. Parmi ceux-ci, Paulin Hountondji figure en tête des Africains qui ont trouvé que cette forme de philosophie est implicite, du fait qu'en voulant mettre en valeur la culture d'une communauté donnée, elle a fini par se confondre avec elle. Ce qui justifie d'ailleurs l'emploi du terme « ethnophilosophie » pour la désigner :

En fait il s'agit d'un ouvrage d'ethnologie à prétention philosophique ou, plus simplement, si on nous permet ce néologisme, d'un ouvrage d'ethnophilosophie. Il ne nous intéressera ici que dans la mesure où certains philosophes africains s'y sont eux-mêmes référés dans leurs efforts pour reconstituer, sur les traces de l'écrivain belge, une " philosophie " proprement africaine (P. J. Hountondji, 1976, p.14).

Et il faut comprendre que c'est la remise en question d'une telle idée de philosophie qui a constitué la « critique de l'ethnophilosophie » dont il convient maintenant de dégager le sens et la portée.

Au regard de tout ce qui vient d'être dit, on peut déduire qu'il y a un grand fossé entre le stoïcien et le Bantou en ce sens que chez ce dernier, selon P. Tempels, « il n'existe pas un domaine qui est réservé à la critériologie de la philosophie des forces, à côté d'un domaine où jouent les raisonnements d'une philosophie critique rationnelle. » Cela signifie que la libre discussion n'existe pas. C'est le moment de revenir à Sénèque lui-même pour faire savoir qu'il est effectivement un dialecticien. Bien que le stoïcisme repose sur des dogmes et ait la réputation de système philosophique, le philosophe romain a toujours pris ses distances à l'égard de ses prédécesseurs. On remarque que l'ensemble de son œuvre est émaillé d'objections, même dans les *Questions naturelles* où la logique paraît apparemment inexistante ; on découvre que Sénèque a revendiqué son indépendance en émettant son propre avis sur tel ou tel sujet :

J'avancerai à l'abri de tout écueil, condition particulièrement indispensable à qui va par ses propres moyens et suit la voie qu'il s'est lui-même tracée. Serait-ce donc que je ne suis pas les Anciens ? Si fait, mais je me permets d'inventer un peu, de modifier, d'abandonner sur quelque point leur doctrine. Je veux tomber d'accord avec eux : je ne suis pas leur esclave (Sénèque, 1993, p. 833).

Il n'adhère pas à la pensée d'autrui sans l'avoir examinée ; en ce sens, il n'entend pas accorder le moindre crédit à l'autorité de ses maîtres. Une fois de plus, le stoïcisme se démarque totalement de *La philosophie bantoue* qui ne saurait avoir le moindre qualificatif philosophique parce qu'elle ignore la pratique de la réflexion critique, l'essence même de la philosophie. En cela, tous ceux qui l'ont critiquée sont à l'honneur et particulièrement Paulin Hountondji dont la critique dépasse toutes les autres. On est bel et bien en présence d'une pseudo-philosophie ou du moins une ethnophilosophie selon le vocable de ce dernier. Et pour cerner davantage le sens de l'ethnophilosophie, il serait recommandé très respectueusement au lecteur de lire l'œuvre du philosophe béninois. Mais en attendant, on peut s'en tenir au passage suivant qui semble tout résumer :

L'essentiel aujourd'hui, c'est de libérer l'horizon, c'est de libérer le possible. Ceci dit, il reste un problème essentiel que Ngal a posé : qu'est-ce que la philosophie ? C'est en fait le grand problème auquel se heurtent tous les philosophes, et qu'aucun philosophe n'a jamais pu résoudre jusqu'à ce jour de manière définitive. Mais si on s'autorise cette équivoque pour affirmer l'existence d'une philosophie africaine, c'est encore plus grave. Car si l'on ignore ce qu'est la philosophie, au moins sait-on ce qu'elle n'est pas. La philosophie, c'est tout de même autre chose que la religion, autre chose que la mythologie, autre chose que le discours spontané et irréfléchi, bien que d'une certaine manière la philosophie soit une reprise de la religion, de la mythologie, du discours spontané et irréfléchi, il y a des liens, il y a des rapports, mais ces rapports multiples et complexes n'autorisent en aucune façon de poser synonymie de la philosophie d'une part, du discours religieux et mythique de l'autre. C'est pour moi le problème essentiel. [...] Mais il reste le problème immense des rapports entre la pensée africaine comprise comme réalité sociale, comme réalité collective, comme production collective de la société de la culture, le problème donc des rapports entre la pensée africaine ainsi comprise, et ce qu'il est convenu d'appeler la philosophie au sens le plus étroit, le plus

strict du mot. Ce n'est pas en dilatant indéfiniment un concept, ce n'est pas au prix de contresens aussi énormes qu'on peut montrer l'existence d'une philosophie africaine. Ce n'est pas en glissant subrepticement d'un sens à un autre sens du même mot – du mot philosophie en l'occurrence – qu'on peut réhabiliter une culture, et c'est ce que font les ethnophilosophes (P. J. Hountondji, 1982, p. 7).

Conclusion

A travers la recherche que nous avons effectuée, il ressort que le minimum sur lequel il peut y avoir l'unanimité est la caractéristique essentielle de la pensée philosophique. On ne peut reconnaître l'existence de celle-ci que dans la mesure où on fait preuve d'esprit critique. En ce sens, le philosophe ne saurait être un homme quelconque, mais celui qui a appris à philosopher au sens kantien du terme. Cela est au fondement de la critique de l'ethnophilosophie qui vaut plus que jamais son pesant d'or. Afin de mieux l'appréhender, nous avons procédé par une lecture croisée de *La philosophie bantoue de Tempels* et des *Questions naturelles* de Sénèque. Elle nous a permis d'établir aussi bien des ressemblances que des dissemblances. Celles-ci n'ont pas permis d'affirmer une identité entre leur contenu. D'où l'importance que revêt la réflexion de P. Hountondji qui a mis un accent particulier sur la responsabilité de tout penseur digne de nom à penser véritablement par lui-même comme Sénèque l'avait déjà souligné au lieu de se contenter d'apprendre ou d'imiter.

Références bibliographiques

- CHAUMARTIN François-Régis, 1996, « La nature dans les *Questions naturelles* de Sénèque », in *Le concept de la nature à Rome. La physique*, Actes de séminaire de philosophie romaine de l'université de Paris XII-Val de Marne (1992-1993), édités par Carlos Lévy, Paris, Presse de l'École normale supérieure.
- DIAGNE Mamoussé, 2005, *De la philosophie et des philosophes en Afrique*, Paris, Karthala.
- DIOGENE Laërce, 1993, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Paris, Flammarion.
- DUHOT Jean-Joël, 2003, *Épictète et la sagesse stoïcienne*, Paris, Albin Michel.
- GRIMAL Pierre, 1991, *Sénèque ou conscience de l'empire*, Paris, Fayard.
- HOUNTONDJI Jidenu Paulin, 1976, *Sur la « philosophie africaine », critique de l'ethnophilosophie*, Paris, Maspéro.
- HOUNTONDJI Jidenu Paulin, 1982, « Table ronde », in *Recherche pédagogique et culture. La philosophie en Afrique*, n°56, p. 3- 14.
- MARCHAND Jacques, 2010, *La pensée grecque 3. Les philosophes à la recherche de la vie vraie : épicurisme, cynisme, stoïcisme, scepticisme, platonisme tardif*, Montréal, Liber.
- MERCKEL Cécile, 2012, *Seneca theologus. La religion d'un philosophe romain*, thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- NDAW Alassane, 1983, *La pensée africaine. Recherches sur les fondements de la pensée africaine*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines.
- SENEQUE, 1993, *Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paris, R. Laffont.
- SENEQUE, 1961, *Questions naturelles*, tome II, traduit par Paul Oltramare, Paris, Les Belles Lettres.
- SENEQUE, 1940, *Questions Naturelles*, traduit par les François et Pierre. Richard, Paris, Garnier et Frères.
- TEMPELS Placide, 1948 (1945), *La philosophie bantoue*, traduit par A. Rubbens, 4^{ème} édition, Paris, Présence africaine.